Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 38

Artikel: Un coin du Jura : [suite]
Autor: Olivier, U.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188870

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dai, cet esprit malfaisant, qui se plaît à leur jeter des maléfices et à entraver leur besogne.

Enfin les feux de Bengale redoublent d'éclat, et tous les yeux se portent sur un groupe ravissant de grâce et de fraîcheur qui s'avance sur la scène, composé de cinq jeunes filles élégamment costumées, entourant l'adorable *fée de Chesières*, filant sa quenouille, assise sur le dos d'une vache, et dont nous donnerons prochainement la légende, racontée par M. A. Ceresole, dans son magnifique ouvrage sur les Alpes vaudoises.

Le lendemain de cette journée, si bien remplie à tous égards, si bien terminée par une joyeuse soirée famillière à Villars, nos clubistes s'acheminèrent de grand matin vers les hauteurs de Chamossaire. A l'arrivée au sommet, on n'entendit que des exclamations en face de toutes les beautés qui s'étalent à la vue du touriste, de ce point favorisé, choisi par le comité de la section des Diablerets.

Puisque le nom de ce comité se trouve sous notre plume, qu'il reçoive ici nos plus sincères félicitations pour son zèle, pour son dévouement, dans l'organisation de cette fête on ne peut mieux réussie, et qui laissera dans les cœurs de ceux qui y ont assisté la meilleure, la plus agréable impression.

Mais tous ces regards qui, de la pointe de Chamossaire, se promènent sur les hautes Alpes, sont tout à coup attirés par un attelage qui apparaît au pied de la montagne et fait mine de vouloir grimper jusqu'à nous. Tantôt il se montre sur une crête, tantôt il disparaît dans un pli de terrain et donne lieu aux conjectures les plus diverses. Les uns supposent que ce sont des contrebandiers, les autres croient reconnaître une pièce de canon et réveillent les tristes souvenirs du combat de la *Croix d'Arpille*.

Mais pendant que nos clubistes se livraient à ces commentaires et bavardaient à qui mieux mieux, l'attelage mystérieux, qui avait fait du chemin, se trouva tout à coup à dix pas de nous, au sommet de Chamossaire, accompagné de M. Peter, suivant à cheval, et que plusieurs avaient pris pour un officier d'artillerie !

La pièce de canon se composait d'un tonneau de jolie taille, de paniers remplis de bouteilles, de verres et d'une abondante provision de sandwichs.

Et tous de s'écrier : « Ah ! voilà l'artillerie comme je la comprends, voilà comme je comprends la guerre ! »

Je n'ai pas besoin de vous dire l'accueil qui fut fait à ces provisions, amenées là comme par enchantement, à 2118 mètres d'altitude.

Le retour fut, comme on le pense, des plus gais, le banquet, à Aigle, si bien servi et abondamment arrosé par l'excellent vin d'honneur de la Municipalité, ne le fut pas moins.

Et les adieux, quelle joie, quelle effusion de sentiments et de fraternité parmi ces heureux touristes ! Cela ne peut guère s'écrire ; aussi nous terminons.

L. M.

La Rosette à Gargouliet.

Se lâi a dâi fennès que font vairè lè z'étâilès à lâo z'hommo quand sont prâo taquenets po lâo laissi portâ lè tsaussès, lâi a assebin dâi vîlhio potus que ne font què remâofâ pè l'hotô et que ne sont diéro dâi z'andzo po lâo pernettès ; et se lè dâdou que sè laissont menâ pè lo bet dâo naz profitont dè sè mettrè ein déroute quand ne cheintont pas lè gredons dè lâo fenna à lâo trossès, lâi a dâi lurenès que sâvont profitâ dè lâo bordons po lâo déguenautsi oquiè quand l'ont 'na gotta bu, et mafâi le font bin.

Gargouliet avâi bin z'u oquiè â la moo dè son pére ; mâ sa fenna n'avâi pas z'u gros à preteindrè et cè bougro d'hommo étâi crouïo avoué sa Rosette qu'étâi portant 'na bouna pâta, et se lâi démandâvè pî 50 centimes po s'atsetâ dâi z'attatsès dè fâordâi, lè lâi refusâvè tot net, po cein que le n'avâi rein apportâ à l'hotô, tandi que cé tsancro dè Gargouliet sénâvè l'ardzeint pè lè tî fédérats, cantonats, abâyi et autrès bastringuès, iô l'étâi on « vive-la-joie, » tandi qu'à la mâison ne fasâi qué bordenâ et criâ misère.

Onna demeindzè que sa fenna lâi avâi démandâ cauquiès centimes po ne sé quiet, lè lâi avâi refusâ, coumeint dè coutema, et l'étâi parti âo cabaret, iô l'ein pre on einniolâïe dâo tonaire, que lo faille rapportâ à l'hotô su onna suvire, kâ droumessâi coumeint onna soupa.

Arrevâ à l'hotô, on lo boutè su on banc eintrémi la trablia iô medzivont et la mouraille, et lo gaillâ que sè reveillè à mâiti et que sè crâi adé à la pinta, tapè po on petit verro et fâ lo détertin po cein que sa fenna lo vâo férè reduirè. Adon quand la Rosette vâi que la preind po la carbatiére, le lâi vaissè onna gotta d'édhie fraitse dein on petit verro et Gargouliet tot eintoupenâ, lâi fâ : ora, madama, diéro dâivo-y'o ?

— Soixanta centimes, lâi repond sa fenna, que sè peinsâ que l'étâi lo momeint dè profitâ dè l'occajon.

Gargouliet, tot eimbreliquoquâ que l'étâi, pâyè lè 60 centimes et sè remet à botson su la trablia, io sè rassoupi, après quiet on lo dévîtè po lo fourrâ à la paille ; et l'est dinsè que sein lo volliâ et sein lo savâi, l'a bailli à la Rosetta lè 60 centimes que fasont tant einviâ à cllia pourra fenna, que le ne le lâi a portant pas robâ, quand bin l'arâi pu.

Tot vint quand faut à clliâo que savont atteindrè.

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

VI

L'intérieur d'une forêt de sapins me fit un plaisir immense. Cela ressemblait si peu à nos bois de chênes ! Il y avait ici une odeur de résine, de mousses, de terre et même de pierres, toute différente de celle des forêts de la plaine. Puis un sol accidenté, donnant un aspect tout particulier à ces arbres si beaux, plantés sur un tertre ou se tenant droits dans les pentes inclinées, embrassant le roc de leurs fortes racines et vivant de si peu de chose. — Pour voir de beaux sapins, il faut les chercher dans le Jura. Ceux des Alpes sont, en général, moins grands, moins vigoureux ; ils prennent de bonne heure la barbe du vieillard ; ils ont quelque chose de violenté, le tronc gris, des branches sèches, des poses tourmen-

tées, comme le pays qu'ils habitent. Dans notre vieux et partout abordable Jura, le sapin se sent à l'aise, comme un riche paysan dans son enclos. Il abrite un troupeau de vaches sous un vaste ombrage; le grand coq de bruyère y passe l'hiver en sûreté sur ses branches, à côté de la mésange huppée et du roitelet vert.

Nos jeunes arbres furent bientôt traînés hors de la forêt, puis lestement roulés sur le char. Cela fait, nous dînâmes. A la montagne, mon père mangeait très peu; l'air vivifiant de ces lieux élevés lui paraissait préférable à toute autre nourriture. Pour moi, je n'entendais pas de cette oreille; aussi fus-je saisi d'une vive inquiétude, au bruit que fit le ressort de son couteau en se fermant. Mon père avait fini, et je venais à peine de commencer, me semblait-il, bien que j'eusse englouti un morceau de pain aussi gros que ma tête, et bu deux fois au baril de manière à en perdre la respiration. « Allons, allons, dépêche-toi, mon garçon, me dit-il; nous mangerons ce soir, à la maison. »

— Bondzeur[1]!

Cette salutation, prononcée derrière nous à voix basse, nous fit tressaillir. Nous nous retournâmes subitement. C'était un homme de taille moyenne, à figure expressive et riante, la bouche grande, garnie de superbes dents. Ses petits yeux brillants jouissaient de notre surprise. Quelques rares mèches de cheveux roux s'échappaient d'un haut feutre noir et flottaient sur le collet de son habit. Il portait un sac de chasseur et tenait à la main un fusil double, à canon bronzé.

— Vous avez été matineux, ajouta-t-il dans le patois de la contrée.

— Et toi, lui dit mon père en se servant du même idiome, tu n'as pas fait trop de bruit en t'approchant, car nous ne t'avons pas entendu marcher.

Pendant que mon père parlait, l'inconnu, sans que je m'en doutasse, avait déjà fait l'inspection des différentes pièces de notre chargement. Mon père lui tendit notre baril de vin.

— Bien obligé; je n'ai pas soif.

— Veux-tu manger? voilà du bœuf salé excellent, quoique un peu froid : ne fais pas de compliments.

— Non, merci, je n'ai pas faim non plus. Je vois avec plaisir, reprit-il, que vous avez fait votre *fausse-longe* avec une *queue* de plante, au lieu de couper un *fourron*, comme tel et tel. Pour un *choiton*, je ne dis pas grand' chose, si c'est une branche traînante; mais encore, vaut-il mieux — comme vous aujourd'hui — ne rien couper qui ne soit marqué. Revenez-vous demain?

— Avec ces jeunes bœufs, c'est impossible. Et ton chien, qu'en as-tu fait?

— Il est resté dans le bois de la Trèlasse.

Au même instant nous entendîmes aboyer l'animal, de cette voix ardente, passionnée, que le chien courant fait entendre quand il lance le gibier à vue ou à l'improviste. « Baissez-vous, baissez-vous, s'il vous plaît! nous dit le chasseur; vous pourriez m'empêcher de tirer. »

Une forme fauve se dessina entre les sapins; je ne vis pas bien ce que c'était, mais le chasseur la coucha en joue, suivit un instant avec le bout du fusil, et lâcha son coup. — La bête sauvage fit un saut de quatre pieds en l'air et retomba morte, à trente pas de notre station. C'était un renard qui, pour sa perte, avait rencontré le chien dans le bois. Le chasseur l'alla prendre, souffla dans son poil et l'emporta en disant: « La peau est bonne; il a gelé déjà plusieurs fois cet automne. » Puis, sortant de sa poche un petit couteau et suspendant le renard par les pieds de derrière à un tronçon de branche, il leva immédiatement la peau, qu'il retourna, le poil en dehors, et plaça dans le filet de sa carnassière. Le corps du pauvre animal fut ensuite abandonné, dans cette triste situation, aux bêtes féroces et aux omnivores ailés de la contrée.

« *Bondzeur!* » nous dit une dernière fois l'inconnu; après quoi il disparut de son pas silencieux, entre les tiges des sapins et dans les contre-pentes de la forêt.

— Quel est cet homme? demandai-je à mon père; tu le connais particulièrement puisque tu le tutoies. Qu'a-t-il à voir ici?

— Beaucoup de choses, mon garçon. C'est le forestier, et, on peut bien le dire, le roi des forestiers. Mais attelle vite les bœufs et partons, si nous voulons arriver de jour à la maison.

Le retour eut lieu non sans quelques aventures, dont la plus considérable fut une jante de roue et un rayon cassés dans un heurt violent, comme on en rencontre souvent dans les chemins de montagne. Mon père était adroit: avec la hache et quelque vieux cytise sec sur plante qu'il ne se fit pas le moindre scrupule de couper, il eut bientôt refait les deux pièces brisées. On cordela fortement ces divers engins mobiles, et, que bien, que mal, claquant du fouet ou riant nous-mêmes des goguenarderies à notre adresse, nous arrivâmes au logis à l'heure où le jour dit à la nuit: « Entre, ma sœur, nous t'attendions: sois la bienvenue au foyer. »

(A suivre.)

[1] Bonjour.

Boutades.

Une dame se présente au guichet de la gare accompagnée d'une fillette :

— Une place et demie pour Yverdon, demande-t-elle.

— Madame, répond la buraliste, votre fille est d'âge à payer la place entière.

— Si l'on peut dire! C'est une indignité! Pourquoi cette rigueur aujourd'hui? Voilà des années qu'elle ne paie que demi-place!

Entre beau-père et gendre :

— Cher beau-père, je suis toujours bien mécontent de votre fille; elle est acariâtre, paresseuse, gourmande, dépensière.

— Eh bien, mon gendre, si elle ne se corrige pas, si elle vous met encore dans la nécessité de vous en plaindre à moi, je la déshériterai, je vous le promets!

Dès lors, le gendre ne parle plus de sa femme qu'avec éloges.

Un mobile de Lot-et-Garonne est en faction. Le mot de passe est un nom de ville, comme d'habitude. Un officier qui s'était égaré jusqu'aux avant-postes, veut rentrer au camp.

— Qui-vive?

— Officier du régiment.

— Le mot d'ordre?

— Je ne l'ai pas, mais tu me connais bien, je suis ton capitaine.

— Eh! mille dious! s'écrie la sentinelle en croisant la baïonnette, je ne connais que ma consigne. Tu ne passeras pas, tant que tu ne m'auras pas dit: Carcassonne!

L. Monnet.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.